

**Communication
de Monsieur Louis Châtellier**



Séance du 13 juin 2003



**Un Lorrain, collaborateur de Buffon :
l'abbé Bexon (1747-1784).**

L'abbé Gabriel-Léopold Bexon, né à Remiremont le 10 mars 1747, mort à Paris le 15 février 1784 n'est pas un inconnu. On sait, depuis longtemps, qu'il fut, avec Daubenton et Gueneau de Montbeillard, l'un des collaborateurs très actifs et fort dévoués de Buffon^[1]. Son nom, d'ailleurs, apparut, de par la volonté du maître d'œuvre, en tête du Tome VII de l'*Histoire Naturelle* (premier volume consacré aux oiseaux) pour lequel sa participation avait été, déjà, très importante. Ceci n'empêcha pas certains auteurs, confortés dans leur opinion par une lecture rapide de la correspondance de Buffon avec l'abbé, de faire de ce dernier un véritable «domestique» exploité par son patron qui l'aurait littéralement tué à la tâche et, de surcroît, dépossédé du fruit de son travail. D'où un souci, chez certains auteurs, d'exalter l'œuvre de l'ecclésiastique vosgien aux dépens de celle du célèbre naturaliste qui, puisqu'il s'agit d'oiseaux, se serait, abusivement, paré des plumes du paon. L'étude de la correspondance et, surtout, des manuscrits laissés par l'abbé, conservés avec ceux de Buffon à la bibliothèque du Muséum d'Histoire Naturelle, conduit à un jugement plus nuancé et, surtout, révèle des aspects mal connus de la riche personnalité de Gabriel-Léopold Bexon.

1. *L'Emile* dans les Vosges

Il y eut quelque chose de *L'Emile*, le célèbre roman de Jean-Jacques Rousseau, dans l'enfance et la jeunesse du savant vosgien. Fils d'un homme d'affaires - mais à ce qu'il semble peu doué pour les affaires - des

chanoinesses de Remiremont, second enfant d'une famille nombreuse (treize enfants dont quatre survécurent), il reçut sa première instruction à Remiremont. Sa mère d'abord, puis l'abbé Leverier, sans doute l'un des chanoines occupés à desservir le chapitre des Dames, lui apprirent les premiers rudiments de grammaire, de latin, de mathématiques et, par la suite, le préparèrent à l'entrée au séminaire^[2].

En fait, il semble surtout, comme d'autres savants de l'époque (ainsi Cuvier, Ampère), s'être instruit par ses propres moyens, au moyen de lectures, de promenades dans la nature à la manière de celui qui allait devenir son grand ami de jeunesse, François de Neufchâteau, l'auteur du poème *Les Vosges*^[3]. Il ne semble pas s'être acclimaté au régime du séminaire de Toul où ses résultats furent brillants mais, d'où il fut, paraît-il, renvoyé à cause de vers satiriques^[4]. Toujours est-il qu'il termina ses études à Besançon par un doctorat de théologie^[5].

Peut-être ce changement de lieu s'expliquait-il, beaucoup plus simplement, par la réorganisation des études supérieures en Lorraine, suite au départ des jésuites et au transfert difficile de l'ancienne université de Pont-à-Mousson à Nancy^[6]. Ayant obtenu ses grades en théologie, le nouveau docteur revint au pays sans rechercher, semble-t-il, un bénéfice ecclésiastique qui lui eût procuré un établissement. Il se contenta de la protection de l'abbesse de Remiremont, Anne-Charlotte de Lorraine, fille de Léopold, qui l'avait en grande estime^[7].

Il semble bien qu'il ait souhaité être libre afin de se consacrer pleinement à ses travaux scientifiques. Ceux-ci ne concernaient que très partiellement l'érudition. Son *Histoire de Lorraine* dont le premier tome fut publié en 1777, devait servir de prélude à une Histoire naturelle de la Lorraine, pour laquelle il amassait des matériaux. Dans l'immédiat, c'était surtout à des traités d'agriculture qu'il consacrait ses soins. A un *Système de fertilisation*, il ajouta un *Traité des rivières par rapport à l'agriculture* et surtout un *Catéchisme d'agriculture*, dialogue par questions et réponses entre un père et son fils^[8].

Ce dernier ouvrage était précédé d'une adresse à Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse qui venait de présider la Commission des Réguliers dont l'objet avait été la suppression de très nombreux couvents, soit parce qu'ils étaient en partie désertés, soit, parce qu'ils étaient devenus, selon la commission, *inutiles*. C'était le cas, en particulier, des ordres contemplatifs, masculins et féminins^[9]. La dédicace portait un second nom, celui de Victor Riqueti, marquis de Mirabeau (le père de l'orateur révolutionnaire), célèbre pour son admiration pour la Prusse de Frédéric II (l'objet d'un de ses ouvrages) ainsi que par sa participation active au mouvement des physiocrates qui considéraient que la

richesse d'un pays résidait principalement dans la terre et l'agriculture qui la faisait fructifier. Il y avait un côté militant chez les physiocrates et particulièrement chez le marquis de Mirabeau qui se faisait appeler «L'Ami des hommes»^[10].

Cette adresse à deux représentants illustres des *Lumières* révélait à la fois les sympathies de l'abbé Bexon et l'esprit qui l'animaient lorsqu'il rédigeait ses ouvrages. Améliorer le sort des hommes par le progrès de l'agriculture était une idée des *Lumières* certes, mais on la retrouvait aussi dans les écrits de bon nombre de curés de campagne de l'époque qui n'étaient pas, pour autant, voltairiens. Il y avait cependant quelque chose de plus chez l'auteur du *Catéchisme d'agriculture* qui le différenciait d'un pur économiste.

«J'ai dîné chez madame Trude, écrivait la future Madame Rolland à une amie en 1778, en grande assemblée avec l'abbé Bexon. Il est aussi aimable en compagnie, aussi facile de conversation qu'il est habile et savant la plume à la main dans son cabinet. Nous étions voisins et, dans notre enthousiasme pour le bon Jean-Jacques nous avons fait sans changer de place, un petit voyage à Clarens»^[11]. L'abbé vosgien n'était pas seulement économiste; il était aussi en communion de pensée avec l'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, Jean-Jacques Rousseau.

2. L'esprit de l'Encyclopédie

On se tromperait, toutefois, si on ne voyait là que pur sentiment. Il s'y mêlait une volonté affirmée d'être utile aux hommes comme le voulait Rousseau et d'être efficace comme l'*Encyclopédie* en découvrait la méthode, en particulier d'Alembert dans son *Discours préliminaire*. Mais tout cela, peut-être, restait-il bien théorique dans l'esprit du jeune abbé. Il fallait à Gabriel-Léopold un maître qui pût le guider dans le domaine qui était le sien, celui des sciences de la nature. Une méthode, un maître, telles furent les préoccupations premières du jeune savant, une fois parvenu à l'âge d'homme, en 1772, à vingt-cinq ans. La méthode, il aurait à la trouver lui-même. Quant au maître, il s'imposait : ce serait Buffon, alors en pleine gloire, à l'époque où il achevait son *Histoire naturelle* commencée en 1749.

Comme il arrive quelquefois dans la vie, ce qu'on appelle la chance n'est que la rencontre de deux nécessités. Bexon avait besoin d'un guide; mais Buffon, âgé de soixante-cinq ans, devait élargir son équipe s'il voulait parvenir au bout de son œuvre. Néanmoins, il ne se pressa pas. Il tenait, avant toute décision, à lire les travaux du nouveau venu, à le mettre à l'épreuve également. Ce ne fut qu'en 1774-1775 que l'abbé

commença à participer pleinement à l'entreprise et à résider à Paris. Bien loin de spolier le jeune chercheur de son travail, Buffon fit connaître au public, dès le début, la contribution de celui-ci, en particulier dans le Tome VII, consacré aux oiseaux. Il le fit en ces termes. «Non seulement, écrivait-il, (il) m'a fourni toutes les nomenclatures et la plupart des descriptions, mais il a fait de savantes recherches sur chaque article, et il les a souvent accompagnées de réflexions solides et d'idées ingénieuses que j'ai employées de son aveu et dont je me fais un devoir et un plaisir de lui témoigner publiquement ma reconnaissance»^[12].

Avant d'en arriver là, Buffon fit l'éducation de celui qui était encore son élève. Dans la première lettre conservée, le maître, après quelques politesses, en venait vite à l'essentiel. «Il y a en général trop d'érudition (dans vos contributions à l'*Histoire Naturelle*), écrivait-il, et vous ne voudriez pas qu'en comparant ces articles avec ceux qui sont imprimés, on voie qu'on a redoublé de science mythologique et d'érudition assez inutiles à l'*Histoire naturelle*. J'en retrancherai donc beaucoup et j'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu le premier cahier corrigé de ma main; cela vous servira d'exemple pour ceux de la suite»^[13]. Un peu plus tard, il indiquait clairement ce qu'il attendait de son collaborateur et qui tenait en deux mots: il faut être «court et précis»^[14]. Ce n'était pas seulement une question de style, ni même d'homogénéité de la collection; mais de discipline de l'écrivain scientifique. Celui-ci ne doit, en aucun cas, s'écarter du sujet pour faire valoir ses connaissances. Mais, il veut être compris et, pour ce faire, la description est indispensable. C'est ce que l'auteur de ce grand Naturaliste essayait de faire admettre par son correspondant au milieu des fleurs qu'il lui envoyait par brassées. «Vous trouverez, dans ce paquet, votre article du Paille-en-queue avec assez peu de corrections, c'est un de ceux que vous avez le mieux écrits, et je m'aperçois de plus en plus que chaque jour vous vous perfectionnez et que la belle imagination ne vous abandonne guère»^[15]. Du même ordre était la remarque à propos de l'un des plus célèbres articles de l'*Histoire naturelle*. «Vous avez bien le temps de peigner votre beau *Cygne*», écrivait le maître d'œuvre qui avait hâte de passer à autre chose. «Je désire autant que vous d'en être quitte et de ne plus travailler sur des plumes», ajoutait-il^[16].

A ce régime, le disciple devint bientôt, presque, un confrère à qui le maître demandait son avis. Inquiétude, lorsque celui-là se taisait. «Vous ne me marquez pas si le préambule des *perroquets* vous a fait plaisir; il me semble que la métaphysique de la parole y est assez bien jasée»^[17]. Aussi, l'abbé s'enhardissait-il et n'hésitait-il pas à donner son avis. Dans le tome consacré aux minéraux, Buffon avait écrit: «On trouve rarement les métaux sous leur forme métallique dans le sein de la terre ils y

sont ordinairement sous une forme minéralisée, c'est-à-dire altérée par le mélange de plusieurs matières étrangères». Là-dessus, Bexon réagissait : «La minéralisation est plus qu'un mélange, ou du moins c'est un mélange bien intime ; j'ai mis «mélange intime». Buffon adopta la version proposée^[18].

Il arrivait cependant à l'auteur de l'*Histoire naturelle* d'utiliser des expressions qui pouvaient paraître contestables, voire condamnables, à un théologien. A propos du mouvement de la Terre et des planètes du système solaire, celui-là avait écrit : «son mouvement plus que perpétuel, aidé de la perpétuité du temps». A tout le moins, la phrase se ressentait d'une influence spinoziste, sinon carrément matérialiste. Bexon ne réagit pas sur le sens, mais seulement sur la forme. «Idée répétée, écrivit-il, plus que perpétuel ne s'entend pas». Il n'y gagna rien. Buffon changea *perpétuité* en *éternité* du temps et il laissa plus que perpétuel^[19].

L'abbé vosgien eut de plus graves problèmes de conscience à résoudre. On sait que le dernier ouvrage de Buffon, *Les Epoques de la Nature* (1778) commence par un commentaire littéral de la Genèse. «Au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre» est expliqué de la façon suivante : «On rendroit donc le texte contradictoire à lui-même, si l'on vouloit soutenir qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre tels qu'ils sont. Ce fut dans un temps subséquent qu'il les rendit en effet tels qu'ils sont, en donnant la forme à la matière, et en plaçant le soleil, la lune et les étoiles dans le ciel. Ainsi pour entendre sainement ces premières paroles, il faut nécessairement suppléer un mot qui concilie le tout, et lire : Au commencement Dieu créa LA MATIERE du ciel et de la terre»^[20].

Naturellement, ce commentaire suscita les protestations de la Sorbonne et le malheureux Bexon, en tant que théologien, fut chargé de donner aux docteurs tous les apaisements utiles. Persuadé qu'en 1780 ses confrères n'oseraient pas s'engager dans une nouvelle affaire Galilée, il prit hardiment la défense de son patron. *Les Epoques de la Nature* sont «un ouvrage vraiment historique» (on dirait aujourd'hui scientifique), écrivit-il dans son mémoire, et l'on ne peut «anéantir les preuves innombrables que toute la nature nous fournit». Bon gré mal gré, la Faculté de Théologie devait tolérer cette conciliation de la *Bible* avec la science, laquelle, rappelait-il, ne peut transiger avec les faits^[21].

Il était donc évident, pour le collaborateur de Buffon, que dans une affaire qui concernait le système du monde, la science devait l'emporter sur l'*Ecriture*. De fait, il n'y eut pas de suite. Toutefois, on ne pouvait manquer d'évoquer un précédent, survenu trente ans plus tôt. Il s'agissait du scandale provoqué par l'abbé de Prades qui avait prétendu faire

admettre en Sorbonne une thèse où la *Bible* était interprétée à la lumière de Newton^[22]. Gabriel-Léopold Bexon fut-il un second abbé de Prades ?

3. Un défenseur de la Foi

Or, l'étude d'un manuscrit conservé à la bibliothèque du Muséum nous invite à penser que bien loin de suivre les Encyclopédistes, le collaborateur de Buffon prenait même de grandes libertés à l'égard des idées de son patron. Tout se passait comme si cette longue pratique de la science au lieu même où elle se faisait avec le plus d'éclat l'avait conduit à élaborer une apologétique d'un genre nouveau. Celle-ci devait se présenter sous la forme d'un livre, à l'état encore d'ébauche, avec des chapitres parfois presque entièrement rédigés, parfois réduits à un argumentaire de quelques lignes. Le titre : *De la Religion par rapport à l'Univers* révélait l'intention de l'auteur. Le nouveau système du monde, celui de Newton et des savants du XVIII^{ème} siècle, bien loin d'exclure Dieu manifestait, au contraire, sa place centrale dans l'univers^[23]. Mais, à la fin du siècle, des interprétations matérialistes du Newtonisme virent le jour. L'une des plus célèbres fut celle du baron Paul-Henri d'Holbach, *Le Système de la Nature*, qui parut en 1770. Or, cet ouvrage ouvertement matérialiste et athée qui devint, bien vite, une référence pour tous ceux qui attaquaient la religion suscita bien peu de réfutations solides à l'intérieur des Eglises (catholique et protestante). Ceci s'expliquait par le petit nombre d'ecclésiastiques capables de répondre aux arguments scientifiques de d'Holbach. On le traita, le plus souvent, par le mépris. Mais, en cette fin du XVIII^{ème} ce n'était plus suffisant. Or, Gabriel-Léopold Bexon avait à la fois les connaissances et le talent pour écrire une réfutation. Ce fut ce qu'il entreprit ouvertement à partir de son chapitre IV.

«Si l'on eût observé la nature sans préjugé, écrivait l'auteur du *Système de la Nature*, on se serait depuis longtemps convaincu que la matière agit par ses propres forces, et n'a besoin d'aucune impulsion extérieure pour être mise en mouvement : on se serait aperçu que toutes les fois que des mixtes sont mis à portée d'agir les uns sur les autres, le mouvement s'y engendre sur le champ et que ces mélanges agissent avec une force capable de produire les effets les plus surprenants». Il était donc de mauvaise méthode de chercher une cause extérieure à la matière, comme la Création, pour expliquer le mouvement. «Cette notion (la cause extérieure) devient plus obscure encore quand on attribue la création, ajoutait-il, ou la formation de la matière à un être spirituel (Dieu) qui n'a aucun point de contact avec la matière... Ainsi lorsqu'on demandera d'où est venue la matière ? Nous dirons qu'elle a toujours

existé»^[24]. A cet exposé, Bexon, dans son chapitre V, répondait de la façon suivante: ou bien les forces de la nature s'équilibrent, mais alors «Il n'y aura point de mouvement donc pas d'ordre de la nature», ou bien l'équilibre est altéré. «Alors il y aura du mouvement, mais non celui qui est nécessaire pour établir l'ordre de la nature». C'est bien plutôt vers le chaos qu'il risque d'entraîner l'univers. D'où, sa conclusion : «Il est géométriquement impossible qu'une cause matérielle remonte d'elle-même à l'équilibre qu'elle viendrait de perdre». L'harmonie de l'univers impliquait donc l'intervention divine^[25].

Cet argument n'était pas entièrement neuf, puisqu'il avait déjà été développé, en 1746, par Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, devant l'Académie de Berlin, sous une forme un peu différente qu'il nommait le «principe de la moindre quantité d'action». «Principe si sage, si digne de l'Être suprême déclarait-il, et auquel la Nature paraît si constamment attachée, qu'elle l'observe non seulement dans tous ses changements, mais que, dans sa permanence, elle tend encore à l'observer»^[26]. Ce que l'abbé Bexon ignorait, c'est qu'à la fin de sa vie Maupertuis n'était plus aussi sûr de la force de son argument. Que répondre à quelqu'un qui dirait que plus d'expériences conduira à admettre que «toutes les loix du mouvement y sont liées d'une nécessité absolue» comme le pensait d'Holbach ?^[27]. Maupertuis ne le savait plus très bien. Bexon avait-il été saisi par la même incertitude, lui qui n'avait pas achevé son manuscrit ?

Il est difficile d'aller plus loin, pour l'instant du moins, dans la connaissance de la pensée de l'abbé Bexon. Mort à trente-sept ans, il n'avait pas donné encore toute sa mesure. Il était déjà remarquable pour un jeune ecclésiastique d'une petite ville d'avoir attiré l'attention du plus grand naturaliste du temps. Il était encore mieux, pour ce jeune savant d'avoir su, tout en l'admirant, échapper à l'emprise autoritaire du grand Buffon pour développer une pensée personnelle. Enfin ; ce jeune provincial, attiré par les *Lumières* parisiennes ne s'y était pas brûlé. Admirateur de Buffon, de Rousseau et, sans doute, des Encyclopédistes, il avait su puiser abondamment dans les richesses immenses qu'il découvrait avec enthousiasme, tout en conservant sa personnalité et, en particulier, son attachement à la religion. Bien loin de ressembler à l'abbé de Prades, il fut un représentant éminent de ce qu'on pourrait appeler les *Lumières* chrétiennes.

Discussion

Le Président remercie Monsieur Châtellier pour cette brillante communication, et profite de cette occasion pour informer notre compagnie de la parution récente d'un ouvrage de ce dernier «les espaces infinis et le silence de Dieu», ouvrage qui a reçu, de la part de la critique nationale, des compliments appuyés, auxquels s'associe notre compagnie.

Le Président nous rappelle ce que disait Buffon, «Le style, c'est l'homme même», et ajoute que, pour avoir été un collaborateur discipliné, attentif, inspiré mais complexe de Buffon, l'abbé Bexon ne devait pas en manquer. C'est bien ce que Monsieur Châtellier vient de nous démontrer, et donne la parole à nos confrères.

En complément de la présentation de Monsieur Châtellier, Monsieur Bonnefont nous explique que Bexon n'est pas un inconnu de l'Académie de Stanislas. En effet, les censeurs de notre compagnie étudièrent, en février 1774, son ouvrage «le catéchisme d'agriculture». Il nous rappelle qu'une quantité de personnages bien connus du temps, ont fréquenté l'abbé Bexon, comme François de Neufchâteau, Lamourette, Madame Rolland, l'abbé Chatrian. Il convient aussi de remarquer que la formation de l'abbé Bexon n'était pas fortuite puisque sa mère, qui avait une solide instruction, a pu être la préceptrice de son fils. Au début de sa carrière, Bexon publia un certain nombre d'ouvrages sur l'agriculture, sous le nom de son frère, «Scipion». Après la mort de Bexon, ce frère, et François de Neufchâteau, publièrent encore des ouvrages qui avaient un rapport avec l'agriculture, peut-être écrits ou inspirés par Bexon. Mais on ne sait pas toujours très bien ce qui revient aux uns et aux autres.

Malicieusement, Monsieur Bonnefont nous signale que l'abbé Bexon, l'exact condisciple de François de Neufchâteau au séminaire de Toul, était bossu, et n'eut pas toute la notoriété qu'il méritait, alors que François de Neufchâteau n'en manqua pas !

C'est Buffon qui a formé Bexon. Mais, par la suite, l'élève a égalé le maître.

Monsieur le Tacon nous rappelle que Bexon, comme Buffon, étaient évolutionnistes. Ils se heurtèrent au fixisme de l'Académie des Sciences. Buffon fut du reste condamné par la Sorbonne, ce qui ne l'empêcha pas de récidiver aussitôt.

Monsieur Châtellier confirme cette position et nous précise que de nombreux articles de l'encyclopédie ont été en fait rédigés par Bexon.

Monsieur Delivré évoque ensuite les relations entre Buffon, Bexon, Lacepède et Lamarck.

Monsieur Laxenaire constate que, si le très beau texte sur le cygne, proposé par Monsieur Châtellier débute de façon littéraire pour prendre ensuite un caractère scientifique, se pose aussi la question de savoir si Bexon n'a pas été imbibé par une tradition des légendes qui entourent le cygne, pour faire sa description ? Le cygne étant un animal considéré comme mythique depuis le Moyen-Âge.

Effectivement, Monsieur Châtellier pense qu'un certain nombre d'animaux comme le cygne ont ce caractère mythique, mais Bexon comme Buffon dépassent cette description pour aboutir à la précision scientifique. Monsieur Lanher nous demande si Bexon a été ordonné prêtre ? Oui, précise Monsieur Châtellier, mais ce dernier ajoute qu'au début de la collaboration entre Buffon et Bexon, Buffon a eu besoin d'être rassuré sur ce point et le lui a demandé.

Par contre, pour Monsieur Bonnefont, ce n'était pas le cas de François de Neufchâteau, tandis que Bexon est resté prêtre jusqu'à sa mort.

Monsieur Châtellier poursuit et nous informe qu'il y avait dans le clergé des hommes fort intéressés par le mouvement scientifique. C'était alors la seule voie pour faire des sciences, puisque en dehors des oratoriens, même les jésuites ne dispensaient pas un enseignement scientifique très développé. Cet enseignement était dispensé pendant la première année de séminaire au cours d'une propédeutique scientifique, au cours de laquelle les séminaristes apprenaient la géométrie et la physique. Ceux qui faisaient du droit se privaient de ce type d'enseignement. Ceci explique le grand nombre de savants de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle qui étaient prêtres.

Monsieur Hachet nous rappelle que Daubenton, tout comme Bexon, a lui aussi commis un catéchisme pour l'instruction des bergers. Ce moyen de communication était prisé à l'époque pour former en particulier les agriculteurs. Ils n'étaient pas les seuls. Dans l'esprit de la fin du XVIII^{ème} siècle, on voit une surabondance de ces petits catéchismes. Il y eut aussi des catéchismes révolutionnaires. De son côté, Auguste Comte produira un catéchisme positiviste.

A ce propos, Monsieur Fléchon nous dit qu'on a tout à fait raison, dans le domaine de la science comme celui de la culture, de ne prêter qu'aux riches, car les scientifiques de l'époque voient les questions de façon concrète et ce qu'ils déclarent a forcément un grand poids.

Notes

- [1] Il occupe déjà une place importante dans l'ouvrage de Flourens (P.), Des manuscrits de Buffon, Paris, Garnier, 1860 ; une étude lui est déjà consacrée par Paillart (M.), «L'abbé Bexon, étude biographique et littéraire», Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1867, p. 195-230 ; Bremond d'Ars-Migré, Un collaborateur de Buffon. L'abbé Bexon, aumônier de la princesse Anne-Charlotte de Lorraine, dernier chantre de la Sainte-Chapelle, Paris, Champion, 1936 (avec des lettres de Buffon à l'abbé Bexon, 1777-1783) ; Buffon, Les Epoques de la nature, édition critique par J. Roger, Paris, Editions du Muséum, 1962, nouvelle édition en 1988 (éléments importants tirés des manuscrits de Buffon) ; Buffon 88, Actes du Colloque international Paris-Montbard-Dijon, Paris-Lyon, Vrin-Institut interdisciplinaire d'Etudes Epistémologiques, 1992.
- [2] Bremond D'Ars-Migré, op. cit. p. 31-32 ; nous devons les informations sur le rôle important de sa mère dans son instruction, y compris jusqu'à son entrée au séminaire, à Monsieur Jean-Claude Bonnefont, Secrétaire perpétuel de l'Académie, qui à bien voulu nous en faire part oralement lors de la séance au cours de laquelle cette communication a été présentée. Qu'il en soit vivement remercié.
- [3] Paillart (M.), art. cit., p.198.
- [4] Ibid. p. 200
- [5] Ibid.
- [6] Louis Châtellier, «L'Université de Pont-à-Mousson puis de Nancy de 1572 à 1870», dans Le Pays Lorrain, numéro hors série, 2003, p. 14.
- [7] Bremond D'Ars-Migré, op. cit. p. 39.
- [8] Ibid. p. 35-43.
- [9] Chevallier (P), Loménie de Brienne et l'ordre monastique, 1766-1789, 2 vol., Paris, 1959-1960.
- [10] Paillart (M.), art. cit. p.204.
- [11] Bremond D'Ars-Migré, op. cit., p. 51. Clarens est un village des bords du lac Léman où Jean-Jacques Rousseau situe l'action de son roman, La Nouvelle Héloïse.
- [12] Cité dans Paillart (M.), art. cit., p. 212.
- [13] Cité dans Bremond D'Ars-Migré, op. cit., p. 201, lettre du 25/7/1777.
- [14] Cité dans Flourens (P), op. cit., p.6
- [15] Ibid. p. 6.
- [16] Paillart (M.), art. cit. p. 214.

- [17] Flourens (P), op. cit. p. 7.
- [18] Ibid., p. 53.
- [19] Ibid. p. 53.
- [20] Buffon, Les Epoques de la nature....op. cit. ed. J. Roger, p. 19.
- [21] Ibid. p. CXXXVI.
- [22] Châtellier (L.), Les espaces infinis et le silence de Dieu. Science et religion, XVI^{ème}-XIX^{ème} siècle, Paris, Aubier, 2003, p.171-173.
- [23] Bibliothèque du Museum d'Histoire Naturelle de Paris, Manuscrit 804.
- [24] (D'Holbach) Le Système de la Nature, 2^{ème} édition, Londres, 1771, 2 vol. T.1, p. 26-29.
- [25] Bibliothèque du Museum d' Histoire Naturelle de Paris, Manuscrits, 804, p. 18-19.
- [26] Châtellier (L.), Les espaces infinis et le silence de Dieu, op. cit., p. 161.
- [27] Ibid. p. 164.